

Maurice AMIARD

Je suis né dans une famille athée, qui ne pratiquait le catholicisme que dans les grandes occasions. Mes seuls souvenirs religieux sont ceux vécus avec mes grands parents maternels, alors qu'à l'âge de 8 ans, ils venaient me chercher pour passer les périodes de vacances chez eux. Ils étaient agriculteurs.

Déjà chétif, le grand air de la ferme me faisait du bien. L'ennui pour moi, dans ces moments, était lorsque mes grands parents, le dimanche matin, me disaient " prépare toi pour aller à la messe ". Je n'avais pas le choix et je m'irritais car je savais que ceux-ci se rendaient à l'église non pour Dieu, mais pour détailler les toilettes des autres et cela m'a marqué à tel point, que je rejetais le christianisme. Je préférais malgré tout venir chez eux pour m'évader de l'ambiance familiale.

A la maison, ce n'était pas tous les jours facile, entre un père esclave de la boisson, avec tout ce que cela implique : méchanceté, injustice, colère, violence et j'en passe ... et une mère qui se débattait pour essayer de construire, malgré tout, un avenir à ses enfants. Mon frère et moi-même étions souvent battus sans savoir la raison et privés de souper , au lit , quelquefois à 18h en plein été , au lieu de rester dehors à jouer avec les autres enfants , profitant des longues soirées.

Je fus épargné quelques fois à cause de ma santé qui était plus fragile que celle de mon frère. Entre autre, ce dernier du souffrir de sévères punitions qui consistaient à passer plusieurs heures à genoux en culotte courte, sur deux briques et les bras à l'horizontale. Pour moi, j'aimais me réfugier chez " la dame «, une voisine d'une quarantaine d'année , gouvernante chez Monsieur B , où je me sentais heureux et protégé. A leur contact j'ai vécu les seuls moments heureux de mon enfance. Puis vint la naissance de ma jeune soeur qui nous obligea à déménager et je fus ainsi éloigné de ce foyer où je ressentais tant d'amour.

A 14 ans, je fus frappé d'une hépatite virale et je dus rester à la maison pendant 2 mois et demi et 22 jours d'hôpital, ce qui n'arrangea pas mes études. Je ne pus me présenter au certificat d'étude et je refis une année scolaire pour rattraper le temps perdu. Hélas, ce fut un échec. Mes parents décidèrent de me placer chez un patron en contrat d'apprentissage, où j'appris le métier de tourneur sur bois : pendant 3 années, puis 2 autres comme ouvrier. Pendant celle-ci je commençais à souffrir de maux de reins ; mon métier, qui m'obligeait à rester de longues heures debout, n'arrangeait rien. Mes souffrances s'aggravants de jour en jour, ma mère décida de me montrer à un médecin, puis à un chirurgien.

J'avait semblait-il une hernie et un appendice un peu enflammé. Je restais donc à l'hôpital pour une seconde fois et on m'opéra, mais je continuais à souffrir. Les médecins me firent passer des radios qui révélèrent un rein droit enflammé et une uretère bouchée et pleine de pus, obstruée par un calcul de la grosseur d'un pouce. Malheureusement les chirurgiens qui décidèrent de me réopérer pour enlever ce calcul, n'étaient pas spécialistes dans ce domaine et je passais par des moments atroces. Tant bien que mal, je rentrais chez moi après 4 mois d'hôpital et 3 opérations.

Je restais sans travailler pendant 2 années, durant lesquelles se mêlèrent souffrances physiques et morales, car mon père me traitait de fainéant et de bon à rien. Je m'enfonçais dans un désarroi et une solitude toujours plus profonde, ne pouvant faire aucun effort sans provoquer des crises provenant de mes reins. Les douleurs ne s'apaisant pas, je dus me rendre à Lyon où je passais devant plusieurs urologues et là je fus à nouveau hospitalisé 3 mois. Je subis 5 opérations pour les reins. Ces mois me parurent des années, combattant seul pour essayer de vivre, loin des miens. L'avenir n'existait pas pour moi, seule la lutte contre la maladie comptait et chaque jour qui passait, était pour moi une victoire. Après quoi je rentrais dans ma famille pour une convalescence d'un an.

Pour prouver à mon père mon courage, je décidais malgré tout de reprendre le travail à mi-temps. Je souffrais toujours de coliques néphrétiques et m'efforçais de vivre une vie normale, malgré les nombreux arrêts de travail et je partis à Marseille pour recyclage professionnel comme électricien pendant 13 mois dans un centre d'handicapés physiques.

A 21 ans, dans l'ambiance de ce centre, je m'efforçais de ne plus penser à la souffrance et regardais un peu l'avenir. Il fallait beaucoup travailler pour décrocher ce diplôme d'électricien. Cela n'a pas été facile, mais avec l'encouragement et la compréhension du centre, je remontais la pente, à la recherche d'un idéal et commençant à réaliser l'handicap de ma santé qui faisait fuir mes aventures, à tel point que je ne dévoilais plus état pour garder mes chances de fonder un foyer comme tout le monde. Puis ce fut, après des mois de travail, enfin la réussite de l'examen final, avec joie. Je repartis dans ma famille.

Embauché dans une entreprise d'électricité où dans l'ensemble cela marchait bien, je fréquentais les collègues de travail dans le bâtiment où l'alcool était le centre de nos rencontres. Les années passaient et ainsi, toujours à la recherche d'amis qui me comprennent et ne trouvant qu'incompréhension et désintéressement.

A 23 ans, je décidais de vivre ma vie, loin de l'ambiance familiale où je sentais que j'étais un fardeau, frappé toujours de crises de coliques néphrétiques qui m'obligeaient à avoir de nombreux arrêts de travail.

Je m'installais dans un appartement et très vite rencontrais une fille, mère célibataire et nous vécûmes ensemble avec l'enfant. Je pensais avoir trouvé enfin le bonheur en essayant de construire une vie familiale. Mais très vite je m'aperçus qu'elle ne m'aimait pas, sinon pour la sécurité matérielle que je lui apportais. Bientôt mon salaire ne suffit plus à combler les dépenses pour satisfaire ses goûts de "grande vie " et les dettes s'accumulèrent. Quand je rentrais après une dure journée, je n'aspirais qu'à retrouver mon foyer et le repos, mais ce n'était qu'illusions car ma compagne aimait aller danser et s'amuser et dans ma peur de la perdre, car elle était malgré tout ma seule raison de vivre, j'acceptais de rester seul à la maison avec l'enfant.

De déception en déception et m'apercevant de son infidélité, je persistais à ne pas vouloir regarder la réalité en face, tant la solitude que j'avais connue me faisait peur. Mon état général se dégradait, provoquant des crises de plus en plus fréquentes. Je dus arrêter mon travail, ce qui empira notre situation financière et très vite fus traité de fainéant par ma compagne. Le désaccord s'installa entre nous et la vie devenait impossible et dissolue. Le bonheur que je croyais avoir enfin trouvé m'échappait à nouveau pour laisser place à une déception profonde qui me rendait malheureux et révolté, au point d'en venir aux coups. Et je finis par mettre fin à notre vie commune.

Je me retrouvais seul, comme dans un trou noir, toujours souffrant physiquement. J'en arrivais au désespoir, ne pouvant me confier à mes proches et pensant au suicide pour échapper à cet enfer. Qu'avais-je connu jusqu'ici ? Je n'attendais plus rien de l'avenir et n'avais plus de force de lutter. Mais provoquer ma mort était pour moi un geste de lâcheté et je renonçais après réflexion.

Comme dans un dernier appel, j'envoyais un message " au secours " à une amie d'enfance lui demandant de m'aider en me faisant rencontrer du monde espérant trouver de l'amitié sincère. Elle organisa une rencontre amicale entre jeunes, autour d'un repas dans un restaurant. Je ne savais pas que c'était le début de la réponse de Dieu à mon appel. Pourtant, deux de ces jeunes particulièrement sympathiques se trouvèrent juste en face de moi et en faisant connaissance j'appris qu'elles faisaient partie d'un groupe de chrétiens évangéliques. Sur mon visage se lisait toute ma détresse de mes années passées et je m'efforçais de sourire. Nous finîmes la soirée chez moi où celles-ci chantèrent quelques chants accompagnés de la guitare et je les écoutais avec étonnement mais sans prêter attention. Puis

vint l'heure de se séparer et je me retrouvais seul sans savoir si je les reverrais.

Quelques jours plus tard, on sonna à ma porte. Les visiteurs étaient si rares que je m'empressais d'ouvrir celle-ci pour avoir la surprise de revoir les visages rayonnants des deux jeunes filles qui avaient chanté à la soirée. En discutant avec elles, je me sentis en confiance et écoutais, et, je leurs racontais ma misère. Elles revinrent me voir à plusieurs reprises. Leurs visites me faisaient du bien car pour la première fois je me sentais compris et qu'on s'intéressait à moi, mais cependant je n'acceptais pas leur Dieu comme solution à tous mes problèmes, rejetant sur lui la faute de mes malheurs.

Je fumais deux paquets de cigarettes par jour et buvais beaucoup de café pour remplacer les repas. Perdant le sommeil, j'errais la nuit dans les rues de la ville, tourmenté toujours par l'idée d'en finir, mais malgré moi je repensais à tout ce que mes nouvelles amies m'apportaient en témoignage et finissais par rentrer en espérant toujours que demain serait un jour meilleur.

Elles m'invitèrent à une rencontre où elles devaient chanter et j'acceptais. Nous arrivâmes devant un portail. Au fond de la cour, il y avait une petite bâtisse avec l'inscription " Église Évangélique ". Je me demandais où j'allais tomber. A l'intérieur tout le monde était assis, avec quelques personnes sur une estrade et je lisais sur le mur "Dieu est Amour". Alors dans mon esprit vint cette pensée : "si Dieu était Amour, je ne serais pas dans cette situation" et cela me faisait sourire. A la fin de la réunion, lorsqu'on me demanda ce que j'en pensais, je répondis : "vous êtes des fous et Dieu n'existe pas". Le dialogue était impossible car je rejetais systématiquement la pensée d'un Dieu vivant et s'occupant de l'humanité. Voyant mes réactions, ces deux amies n'insistèrent pas. Cependant, ma grande solitude et ma soif de contact me poussaient à rechercher leur compagnie. A leur contact je reprenais goût à la vie, je ressentais par leur attitude à mon égard ce que j'avais vainement cherché dans le monde. Les mois passèrent, mais je n'avais toujours pas compris la puissance de l'amour de Dieu dans leurs cœurs car je rejetais toujours Dieu. Mais je laisse la parole à une de ces amies.

Quand nous fîmes la connaissance de Maurice, sans exagérer, il paraissait bien dix années de plus que son âge et son visage reflétait toute la détresse intérieure. Pour nous qui étions chrétiennes, nous ne pouvions pas ne pas ressentir une grande compassion pour ce jeune homme qui avait grand besoin d'être aidé. Il était là, comme le pauvre samaritain (parabole de l'évangile) blessé sur le bord du chemin : plusieurs sont passés sur sa route, mais personne ne s'est arrêté. Seul un cœur qui

appartient à Dieu peut ressentir cette compassion pour les blessés de la vie et c'est ce que nous ressentions mon amie et moi-même, car notre vie appartenait à Dieu et nous avions à cœur d'apporter le seul baume véritable à tous ceux que Dieu mettrait sur notre route. Il nous fallut beaucoup de patience et jour après jour nous étions là pour l'écouter et lui témoigner de ce que Dieu pouvait faire dans sa vie s'il l'acceptait comme son sauveur.

Les mois passèrent et le cœur de Maurice semblait rester toujours aussi fermé aux choses de Dieu. Malgré tout nous étions devenus de très bon amis et très attachés l'un à l'autre. Je priais particulièrement pour lui car des sentiments plus forts que l'amitié commençaient à se former dans mon cœur.

Il avait pour moi un grand respect, j'étais devenue pour lui un rayon de soleil dans le ciel gris, mais il ne pourrait jamais être pour moi le compagnon que j'attendais. Nous regardions dans une direction opposée, ce qui nous empêchait de penser qu'un jour peut-être ... Pourtant, je savais que Dieu pouvait combler sa vie et lui donner la santé qu'il n'avait jamais eu, je ne pouvais que prier car Dieu ne force personne à l'accepter, il respecte trop la volonté de chacun. Maintenant je laisse mon ami vous raconter la suite.

Oui j'étais dur et ne voulais pas accepter même la pensée que la solution à tous mes problèmes n'avait qu'un seul chemin, un nom, JÉSUS ! Je prenais toujours un chemin que je choisissais, mais chaque fois c'était l'échec et mon amie me regardait sans rien dire, ce qui me faisait prendre des crises de colères et je partais fâché. Une lutte était en moi, quand se terminera cette bataille et qui la remportera ? La mort qui me poursuivait ? Où la vie qui voulait me pénétrer et à qui je fermais la porte sans le savoir ?

Puis mon amie m'annonça son départ pour la côte d'azur, elle ne trouvait plus de travail dans le centre. Je ne réalisais pas que c'était la main de Dieu tendue qui se retirait, alors je me disais « tant pis, je vais recommencer à m'amuser et sortir comme avant », mais après son départ je ressentais un grand vide et le désespoir me gagnait à nouveau. Plus que sa personne, c'était inconsciemment la paix et la force qui émanait de sa vie qui me manquait. Je me défendais bien d'avoir un sentiment pour elle, mais ma vie n'avait plus de but ni de sens. Fréquenter même mes anciens amis ne me disait plus rien, je m'ennuyais partout où autrefois je ressentais un peu d'oubli. J'avais marché à côté d'une autre vie qui vaut d'être vécue et les miettes qui m'avaient pénétré avaient laissé une soif de réflexion. Je pris la décision de vendre quelques affaires que je possédais et décidais de partir aussi.

Malade et sans ressources, je n'avais aucune chance de m'en sortir, mais une force me poussait à le faire. J'écrivis à mon amie si elle pouvait m'héberger, je serais juste de passage et par la suite et bien je partirai peut-être ... à Marseille où j'avais fait mon stage d'électricien, pourquoi pas ?

Mais Dieu m'attendait au passage avec toute sa patience et son amour. Je suis donc arrivé avec mes deux valises, mon seul bien, pensant repartir dans quelques jours. Mes crises néphrétiques reprirent avec beaucoup de violence, au grand désespoir de mon amie.

Je profitais pour aller voir un urologue qui avait été l'élève du professeur qui m'avait opéré à Lyon et qui me dit, comme tous les autres, nous ne pouvons pas empêcher vos crises, nous ne pouvons que vous soulager. J'étais bouleversé, les sentiments que j'éprouvais pour mon amie devenaient plus forts et cependant qu'avais-je à lui offrir ? Et même je risquais d'être une entrave dans sa foi et non une aide réciproque comme elle l'entendait. Devant moi se dressait un mur. Laisserais-je passer la chance de ma vie ? Passerais-je ma vie toujours à la recherche du bonheur ? Et si c'était vrai, et si Dieu était vraiment celui dont plusieurs maintenant m'ont raconté les merveilles et s'il pouvait aussi intervenir dans ma vie !

Un jour, que j'étais en pleine crise, mon amie me proposa de faire venir quelques chrétiens pour prier particulièrement pour moi, et pour la première fois j'acceptais qu'on m'impose les mains au nom du Seigneur Jésus, comme le dit l'Évangile (ils imposeront les mains aux malades en mon nom et les malades seront guéris), en même temps je faisais monter vers Dieu mon cri de détresse, pour la première fois je lui dis à haute voix, « si tu existes change ma vie, révèle toi à moi, pardonne mes péchés et guéris moi ». Je fis cette prière comme on lance une corde dans le vide espérant que quelqu'un la saisirait, comme un dernier espoir avant de rester à tout jamais au fond du puits ; Je n'avais pas la foi, mais j'étais sincère et Dieu qui est fidèle à ses promesses lorsqu'il dit que celui qui cherche trouve, à celui qui frappe on ouvre, à répondu à mon cri. Oh je n'ai rien ressenti de spécial à mon étonnement d'ailleurs ; les amis sont repartis et je suis resté au lit comme si de rien ne s'était passé. Mais cependant ce fut la dernière crise que je devais subir, oui la dernière. Les jours passèrent, les semaines aussi, je retournais voir l'urologue, fis de nouvelles radios, des analyses, jamais je n'avais vu des résultats aussi négatifs sur mes urines qui présentaient toujours du sable ou des cristaux, ce qui provoquait les crises. Le médecin se trouva fort satisfait du résultat de son dernier traitement, il ne savait pas que je n'avais pris aucun de ces médicaments et que j'étais là seulement pour qu'il confirme le miracle qui s'était produit dans mon corps.

Alléluia ! Je ne pouvais plus douter maintenant de l'existence de Dieu, il avait répondu si merveilleusement à la détresse de mon corps, j'attendais maintenant qu'il change ma vie, j'avais soif de le voir s'occuper de moi comme un père de son enfant, et petit à petit je découvris effectivement que j'étais vraiment devenu son enfant et c'est encore plus merveilleux.

En effet, les barrières à notre amour tombant, nous décidâmes de nous unir par le mariage et nous vîmes Dieu pourvoir à tous nos besoins grâce à sa fidélité. J'étais pour la première fois de mes 28 années de ma vie parfaitement heureux et comblé, car il a répondu au-delà de mes espérances, à lui seul revient la gloire et l'honneur.

J'ai appris à aimer ce Sauveur et à me confier en lui pour tous mes besoins et la vie avec lui est douce et merveilleuse. Je ne regrette qu'une seule chose, c'est de ne pas être venu avant dans ses bras d'amour, car il m'a prouvé qu'il était vraiment la seule solution à mes problèmes.

Si vous voulez faire aussi une expérience avec Dieu, vous qui lisez aujourd'hui ce témoignage, alors laissez Dieu agir, en donnant votre vie, confiez vous en lui car il vous aime. Qui que vous soyez, il peut changer votre cœur, votre esprit, guérir vos corps malades car sa puissance est merveilleuse, AMEN ! Soyez comme un petit enfant devant sa face et il vous bénira. Venez écouter sa parole vivante et votre vie sera transformée comme la mienne maintenant.

Maurice AMIARD et son épouse Michèle.